

La maison de la dernière cartouche

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **37 (1899)**

Heft 13

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-197477>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASNSTEIN & VOGLER
 PALUD, 24, LAUSANNE
 Montreux, Gerone, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
 St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
 Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
 S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
 Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
 Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
 la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

A qui le collier ?

ORIGINE D'UN ORDRE CÉLÈBRE.

M. Loubet, le nouveau président de la République française, recevra-t-il, comme ses prédécesseurs, la *Toison d'or* ou ne la recevra-t-il pas ? Nous ne pouvons le dire.

C'est selon qu'il plaira à S. M. le roi d'Espagne.

En tout cas, il y a un collier de disponible, celui de M. Faure, car on sait qu'à la mort d'un chevalier, le collier et les insignes doivent être renvoyés au chapitre de l'ordre.

Ce n'est point un don que le gouvernement espagnol fait de ces insignes, lesquels sont d'une grande richesse et fabriqués en nombre restreint ; ce n'est qu'un prêt.

A qui donc le collier de M. Faure ?

Le collier actuellement détenu par le roi Humbert a appartenu à Christophe Colomb. L'empereur Frédéric III portait celui de Fernand Cortez. MM. Thiers et Grévy avaient repris la succession du prince d'Orange et de M. Guizot.

La *Toison d'or* fut pour M. Grévy la cause d'une aventure étrange. Lorsque le roi d'Espagne, Alphonse XII, vint à Paris, M. Grévy, alors président de la République, se trouvait à la gare de débarquement pour recevoir l'hôte de la France.

Le roi portait en sautoir le grand cordon de la Légion d'honneur. Le président s'était orné le cou du collier de la *Toison d'or*. Seulement, en homme négligeant des détails de toilette, le bon M. Grévy avait passé au hasard le licol honorifique, si bien que le mérinos et sa toison, qui constituent le symbole du rarissime collier, se balançaient dans le dos du président, au lieu d'agrémenter sa poitrine de leur précieux éclat.

On s'en fit des gorges chaudes.

Il y a actuellement deux ordres de la *Toison d'or*, celui d'Autriche et celui d'Espagne. Ils ont la même origine.

L'ordre initial, un des plus célèbres de la chrétienté, fut créé à Bruges, le 10 février 1429, par Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne. La défense du prince et de la religion, tel était le but suprême de l'institution. L'ordre ne pouvait être conféré qu'à des « gentilshommes de nom et d'armes sans reproches. » « L'ordonnance que le duc publia, dit M. de Barante, pour régler les devoirs des chevaliers et les cérémonies de leur réception, est assurément le plus beau code d'honneur et de vertu chevaleresque. »

En 1477, à la mort de Charles-le-Téméraire, dernier représentant mâle de la maison de Bourgogne, la grande maîtrise de l'ordre passe à la maison de Habsbourg, par le mariage de Marie de Bourgogne avec l'archiduc Maximilien d'Autriche, depuis empereur d'Allemagne.

Charles-Quint honora l'ordre d'une protection toute particulière. A son abdication, les deux lignes de la maison de Habsbourg, qui régnaient, l'une en Allemagne, l'autre en Es-

pagne, conservèrent toutes les deux la grande maîtrise et en exercèrent les droits.

En 1700, lorsque s'éteignit la ligne espagnole, la maison d'Autriche voulut garder seule la grande maîtrise. Philippe V, roi d'Espagne — le premier des Bourbons d'Espagne — refusa de s'en dessaisir.

Enfin, à la suite d'un échange de notes diplomatiques, un accord intervint. Les deux cours conservèrent leurs droits.

L'ordre ne se confère qu'aux souverains, aux princes des familles régnantes, aux fonctionnaires les plus éminents et aux membres les plus illustres de la noblesse. Les chevaliers jouissent des plus grands privilèges.

Les insignes consistent en un mouton doré ou une toison d'or, suspendue au cou par un large ruban rouge foncé ou par un collier d'or enrichi de pierreries.

La maison de la dernière cartouche.

M. Jules Mazé a publié dans la *Revue de France* quelques pages très intéressantes sur une visite qu'il a faite au champ de bataille de Sedan. Nous en extrayons la partie la plus émouvante, celle qui a trait à la maison de Bazeilles, dite la maison de la *Dernière cartouche*, illustrée par le courage du commandant Lambert, aujourd'hui le général Lambert, notre distingué collaborateur, et par le pinceau de De Neuville. Cet épisode immortel est bien connu, mais il est de ces faits tragiques et glorieux dont le souvenir attriste et reconforte : il est permis de les rappeler.

Nos soldats, écrasés par le nombre, évacuaient Bazeilles la rage au cœur, faisant à chaque pas face en arrière, comme le sanglier blessé. Dans la dernière maison du village, une auberge tenue par Bourgerie, le commandant Lambert, atteint d'un coup de feu pendant l'action, est étendu sur un grabat, n'espérant plus rien, pas même de survivre au terrible drame. Alors, une centaine de fantassins de marine commandés par les capitaines Aubert, Bourgey, Bourchet, par le lieutenant Sérriot, les sous-lieutenants Saint-Félix et Escoubet viennent rejoindre le commandant.

Pendant trois heures, une brigade bavaroise tout entière bat de ses flots furieux le mur de la maison, autour de laquelle s'amoncellent les cadavres allemands. Malheureusement, dans l'auberge, il y a des cadavres aussi, notre poignée de héros fond sous les balles et la mitraille. La défense s'est concentrée dans une chambre du premier étage ; les munitions s'épuisent ; on ne tire plus qu'à coup sûr, le feu devient de plus en plus lent. Enfin, c'est fini..... Pas encore. Dans la poche d'un mourant, on a découvert une cartouche — la dernière. Le capitaine Aubert, dont l'adresse est prodigieuse, s'empare d'un chassepot, vise longuement, tire : un ennemi tombe. Cette fois, c'est bien fini... Il était temps du reste : quatre pièces de fort calibre amenées à grand bruit allaient ensevelir sous les ruines de la maison Bourgerie les derniers défenseurs de Bazeilles.

Nos marsouins, réduits à une quarantaine, la

plupart blessés, sont entourés de milliers d'ennemis exaspérés, hurlant de rage, dont on ne doit attendre aucun quartier. Un conseil est tenu dans la chambre du premier étage, auquel assistent les officiers et le seul sous-officier survivant, le brave sergent Poittevin, du 2^e régiment d'infanterie de marine. — « Jetons-nous dehors à la baïonnette », dit une voix. — C'est folie. Alors, le commandant Lambert, grand comme un héros antique : « Je vais essayer de sortir et de vous avoir la vie sauve ; si vous m'entendez tuer, n'espérez plus rien et vendez chèrement votre vie. »

La porte du rez-de-chaussée s'ouvre alors et les Allemands stupéfaits voient apparaître dans l'encadrement un officier blessé — le commandant français. Des cris de mort l'accueillent, cent baïonnettes vont venger dans son sang les Allemands tombés là, lorsqu'un ennemi loyal et généreux, le capitaine bavarois Lissignolo, entoure de ses bras l'officier français et, non sans courir lui-même de sérieux dangers, l'arrache à ses hommes, ivres de carnage.

Nos soldats, étonnés de vivre encore, peuvent alors sortir et déposent les armes avec lesquelles ils viennent d'écrire une des plus belles pages de notre histoire.

La maison Bourgerie, sauvée de l'incendie par son isolement, fut laissée dans l'état où elle se trouvait après le glorieux combat ; toutefois, le toit, troué par les obus, a dû être refait, ainsi que le mur de gauche donnant sur la route de Ballau, qui menaçait ruine.

Au rez-de-chaussée, on a installé un musée où sont réunis des objets ramassés sur le champ de bataille : armes, coiffures, boîtes de mitrailleuses, livrets de troupiers, etc., etc.

Le bal des cuisinières.

La pauvre Mme Dufflost, pour avoir piétiné dans la boue du mois dernier, a attrapé un bon gros rhume, lequel, encore mal guéri, la retient au coin du feu, ce qui ne contribue pas à lui adoucir l'humeur. M. Dufflost, obligé de rester perpétuellement de garde au drapeau, a dû, par tous les moyens possibles, chercher à distraire son épouse. En ce moment, il lui fait la lecture du journal.

Monsieur, *achevant le feuilleton* : « Tout à coup » il poussa un cri d'effroi ; devant lui venait de surgir un homme coiffé d'un chapeau à larges bords et couvert d'un ample manteau qui, ramené sur le visage, ne laissait voir que deux blonds et fort touffus sourcils entièrement rasés. » — Veux-tu faire fortune ? cria l'inconnu en présentant au marquis un portefeuille. » Nous l'avons dit, pour conquérir l'amour de la baronne, le fier gentilhomme était décidé à tout. » — Que dois-je faire ? dit-il. » — Gratte-moi le dos. » Et laissant tomber son manteau, l'inconnu découvrit ses omoplates. Chose inouïe ! sous son manteau, cet homme était entièrement nu ! (*La suite à demain.*) »

Madame, *émue*. — Brrr ! J'en ai froid dans le dos ! Il a bien du talent, cet écrivain !... A présent, passe aux « Faits divers ».